

LE MIRAGE DU BIOGAZ ET LA LEÇON DE PHYSIQUE

MICHAEL FORTUNY

L'économie circulaire est devenue le grand baume politique et économique de notre époque.

La production de biogaz à partir des déchets issus de l'élevage intensif et de l'industrie de la viande est présentée comme le summum du développement durable : un cercle parfait où les déchets se transforment en énergie propre et où le problème environnemental disparaît.

Pourtant, lorsque la propagande se heurte aux lois fondamentales de la physique, la fiction s'effondre et révèle un patchwork technologique conçu pour ne jamais avoir à se dégrader.

Toute transformation de matière est régie par la thermodynamique. Dans les salles de classe de l'Académie Granés, le Dr Barceló nous l'a résumée avec une clarté limpide :

« On ne pourra jamais convertir toute la chaleur en travail. »

Ce principe universel – l'énoncé de Kelvin-Planck de la seconde loi de la thermodynamique – stipule que l'univers subit une dégradation irréversible à chaque mouvement.

Lorsque l'on brûle du méthane dans un moteur pour produire de l'électricité, plus de 60 % de l'énergie est dissipée dans l'atmosphère sous forme de chaleur résiduelle.

Cette énergie perdue est irrécupérable par nature ; le cycle parfait n'existe pas.

Pour comprendre cette perte, il faut se souvenir du brillant Jorge Wagensberg.

Ce physicien barcelonais expliquait qu'il n'y a rien de circulaire dans l'univers car, tout simplement, le temps suit une trajectoire irréversible et rien ne repasse jamais par le même point.

Les cycles de la nature ne sont pas des cercles, mais des spirales.

Le résidu issu d'un digesteur (le digestat) est une substance dégradée qui ne peut plus jamais être transformée en gaz au sein de ce cycle industriel.

Pour entamer une nouvelle spire, le système dépend nécessairement d'un apport massif d'énergie extérieure : le Soleil.

Confondre une ouverture thermodynamique avec un cycle industriel fermé relève d'une grave myopie scientifique.

Lorsque la spirale de Wagensberg et le second principe sont ignorés, le biogaz s'écarte de sa fonction logique et devient un outil d'écoblanchiment.

Il est vendu comme une « solution » qui, paradoxalement, désactive la pression sociale et réglementaire sur l'impact de l'élevage intensif. C'est le paradoxe de Jevons : au lieu de réduire le problème, l'amélioration de l'efficacité sert de prétexte à la poursuite de l'augmentation de la production industrielle sous un faux vernis de durabilité.

Le biogaz en fin de chaîne ne crée pas d'eau neuve pour nos nappes phréatiques surexploitées, n'élimine pas l'azote qui sature les sols et ne compense pas la destruction de la biosphère.

Le projet d'usine de biogaz de Moia en est un exemple paradigmatique : une installation créée, en pratique, pour traiter les déchets d'un abattoir privé.

Tenter de financer et de justifier cette infrastructure avec les fonds européens Next Generation sous le faux prétexte de la propriété municipale relève du cynisme politique.

L'argent public destiné à la transition écologique ne devrait pas servir à subventionner indirectement les externalités négatives des abattoirs privés qui dépassent les limites écologiques de la région. Confier la gestion des déchets d'un abattoir à une municipalité n'est pas une démarche d'économie circulaire : c'est socialiser les pertes énergétiques et environnementales tout en privatisant les bénéfices de la croissance.

Le biogaz, correctement dimensionné pour boucler les cycles d'une petite exploitation n'ayant pas besoin d'augmenter son cheptel porcin, est un outil précieux pour ralentir la consommation énergétique des déchets existants.

Cependant, le biogaz n'est pas un sésame pour une croissance infinie. Sans une réduction réelle, planifiée et urgente du secteur porcin et de la viande, le biogaz restera un mirage, sans parler des limites planétaires et de la décroissance.

Face à l'obstination de vouloir croître sur une planète aux ressources finies, la physique et, bien sûr, l'écologie auront toujours le dernier mot.